IX

PLINE L'ANCIEN BOTANISTE

PAR J. ANDRÉ
Directeur d'études à l'École des Hautes-Études

SOMMAIRE. — *L'étude de l'*Histoire naturelle *de Pline l'Ancien permet de dégager diverses conclusions concernant ses sources, sa compétence et ses méthodes de travail : pratique de la contamination, effort pour contrôler les données des auteurs par l'examen direct des plantes* in situ, *existence de fautes de texte d'un type nouveau dues soit à la mauvaise audition des passages lus par un secrétaire, soit à un système de fiches qui, pour être commode, n'en autorise pas moins les confusions et les doubles notices.*

Dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, la critique moderne s'est attachée avec quelque complaisance à l'étude des sources. On peut même dire sans exagération qu'elle a limité sa recherche à ce domaine, la critique allemande surtout. Ce faisant, elle visait moins à découvrir Pline, ses méthodes de travail, ses connaissances, qu'à ressusciter à travers lui, en le confrontant avec Dioscoride, Galien et autres spécialistes, des auteurs dont les textes ne nous sont pas parvenus. Les titres des articles de M. Wellmann sont significatifs : *Sextius Niger, eine Quellenuntersuchung zu Dioskorides, Hermes*, XXIV, 1889, p. 530-569 (où Sextius Niger est étudié comme source commune de Pline et de Dioscoride) ; *Xenokrates aus Aphrodisias, Hermes*, XLII, 1907, p. 614-629 ; *Beiträge zur Quellenanalyse des älteren Plinius, Hermes*, LIX, 1924, p. 129-156. L'article de A. Klotz, *Die Arbeitsweise des älteren Plinius und die indices auctorum, Hermes*, XLII, 1907, p. 323-329, au titre prometteur, n'est pas moins décevant, car il relève encore de la *Quellenforschung*. Cette science n'est, à vrai dire, pas sans intérêt, à condition qu'on sache la maintenir dans des limites raisonnables. Mais, dans le domaine de la botanique, auquel je me bornerai, il faut se pénétrer d'un principe : l'identité des descriptions chez deux auteurs donnés d'une plante décrite avec précision par les anciens n'est pas une preuve d'emprunt. Les caractéristiques morphologiques d'un végétal sont peu nombreuses : racine, tige, feuille,

fleur, fruit. La description peut en être absolue (racine ronde, feuille découpée, fruit ovale) ou relative (racine d'aristoloche, feuille d'yeuse, fruit d'aubépine) ; en ce dernier cas, elle procède par comparaisons, dont le nombre est évidemment limité pour une seule plante, que deux ou trois caractères suffisent parfois à faire reconnaître. Encore peut-on rencontrer dans les textes des différences entre les comparaisons : l'hellébore noir a des feuilles de platane dans Diosc. 4, 162 et Pline, 25, 48, de laurier (δαφνῶδες) dans Théophraste, *H. P.* 9, 10, 1 ; l'hellébore blanc a des feuilles de plantain ou de bette sauvage dans Diosc. 4, 148 (ἀρνογλώσσου ἢ τεύτλου ἀγρίου), de bette dans Pline (*albi* [*folia*] *betae incipientis* ; Pline ne dépend donc pas de Diosc.), de poireau dans Théophraste, *l. c.* (πρασῶδες).

Nous avons tendance à voir dans ces ressemblances un démarquage, alors que, en règle générale, seul un auteur cité nommément dans un passage peut être accepté avec certitude comme source de ce texte. Voici deux exemples empruntés à deux ouvrages modernes de botanique qui ne doivent rien l'un à l'autre, et dont la comparaison montre la vanité de la recherche systématique des sources :

1) Notice sur la douce-amère (*Solanum Dulcamara* L.)[1] :

R. Blais, *Flore pratique*, P. U. F., 1950, p. 240.	P. Fournier, *Les quatre flores de France*, Lechevalier, 1946, p. 752.
Sous-arbrisseau à *tige ligneuse* et à rameaux de l'année herbacés, plus ou moins grimpants. *Feuilles ovales* avec *deux folioles à la base. Fleurs violettes. Baies rouges.*	Plante *sarmenteuse* retombante *à fleurs violettes ; feuilles ovales*-lancéolées simples avec *deux petits segments à la base* du limbe ; *baies* ovoïdes, *rouges*, petites.

2) Notice sur la verveine (*Verbena officinalis* L.) :

R. Blais, p. 227.	P. Fournier, p. 807.
Plante vivace à *tige quadrangulaire*, à *feuilles* opposées, *découpées. Fleurs petites*, sessiles, disposées en un *long épi* grêle, *lilas.*	Plante herbacée : *tige carrée*, dressée ; *feuilles incisées*-lobées ; *fleurs petites, lilacées*, à deux lèvres peu distinctes, en *longs épis* terminaux formant panicule.

1. C'est nous qui soulignons les concordances.

Qui ne tient pas compte de cette remarque essentielle fausse entièrement le problème des sources. Si l'on compare pas à pas le texte de Pline à celui de Dioscoride, l'évidence de leur correspondance, parfois jusque dans le mot à mot, paraît aveuglante. Comme Dioscoride est toujours plus clair, on en conclut aisément que Pline l'a plagié ; ses divergences, ses obscurités sont attribuées à son inintelligence. L'on va même jusqu'à utiliser contre lui la formule ajoutée au bas d'une notice, 36, 145 : *haec est sententia eorum, qui nuperrime scripsere*, sous prétexte que le texte de Dioscoride, 5, 143, proche du sien, ne contient pas cette remarque, comme si Dioscoride était nécessairement inclus dans ce pluriel. M. Wellmann a depuis longtemps et avec des arguments convaincants établi que les concordances entre ces deux auteurs s'expliquaient par la communauté directe ou indirecte de leurs sources. Nous venons de montrer comment les botanistes étaient amenés dans leurs descriptions à reprendre les mêmes comparaisons et les mêmes formules. Il est possible que la *Matière médicale* ait paru avant l'*Histoire naturelle*, mais cela n'implique pas que Pline en ait eu connaissance. Elle ne pourrait lui être antérieure que de bien peu et il se poserait alors le problème de la rapidité de la diffusion des œuvres, dont nous ignorons à peu près tout. En tout cas, la réputation de Dioscoride ne semble pas avoir été immédiate. Le premier auteur qui le mentionne est, au IIIe siècle, Gargilius Martialis. Aux IVe et Ve siècles, il n'est cité ni par Marcellus ni par Théodore Priscien ni par Cassius Felix[1]. Pline n'a pas nécessairement tout lu. Ses *indices* ni son texte ne nous livrent la moindre preuve qu'il ait connu la *Géographie* de Strabon, à qui nous attribuons pourtant autant d'importance qu'à Dioscoride.

Il serait oiseux de reprendre dans son ensemble une question que nous jugeons tranchée. Quelques preuves nouvelles peuvent lever les dernières hésitations, tirées de l'œuvre même de Pline, dont certains passages montrent bien qu'il n'a pas utilisé Dioscoride. Les concordances nous frappent parce qu'elles sont uniques, c'est-à-dire parce que nous ne disposons d'aucun ouvrage grec (ou même latin) de ce genre antérieur à Pline. Si Dioscoride avait disparu et que, par contre, eût été conservé quelque traité de botanique d'un auteur contemporain non utilisé par Pline, la ressem-

1. Cf. M. Wellmann, *R. E.*, IX, 1134.

blance des descriptions nous laisserait la même impression et nous inclinerait à faire de lui sa source[1].

1) Pline, 14, 104 et 23, 164, donne au vin de myrte le nom de *myrtidanum* ; la lecture de Diosc. 1, 112, 4, lui eût indiqué que μυρτίδανον était une galle du myrte.

2) Pline, 27, 103, range le *leucographis* parmi les plantes, précisant : *qualis esset scriptum non repperi* ; pourtant, cf. Diosc. 5, 134, λίθος μόροχθος, ὃν ἔνιοι γαλαξίαν ἢ λευκογραφίδα... ; c'est bien de la même drogue, une sorte d'argile blanche, qu'il s'agit, puisque les prescriptions sont identiques.

3) Pline, 24, 177, dit n'avoir trouvé aucun renseignement précis sur le *tordylon* (ou *tordilon*, suivant les passages) : *tordylon alii semen silis esse dixerunt* (cf. 20, 238), *alii herbam per se, quam et syreum uocauerunt. Neque aliud de ea proditum inuenio quam in montibus nasci.* Or, Diosc. 3, 54, décrit avec minutie le τόρδιλον, notre tordyle (*Tordylium officinale* L.), que Pline connaît seulement sous les noms de *seselis* ou de *sil.*

4) Si Pline, enfin, avait connu Dioscoride, il n'aurait pas commis de telles confusions sur les deux espèces de σύμφυτον, tant les notices sont claires et les plantes distinctes dans l'auteur grec[2] ; or, Pline, 26, 42, donne à son *halus* (qui répond au σύμφυτον πετραῖον de Diosc. 4, 9 ; cf. 27, 41, *symphytum petraeum*)[3] la racine tantôt noire, tantôt blanche du σύμφυτον ἄλλο de Diosc. 4, 10 (le σ. πετραῖον les a noires ; cf. 27, 41), qui n'est pas mentionné dans Pline.

La recherche des sources de Pline permet de faire revivre certaines œuvres antérieures et d'avancer dans la connaissance de l'histoire de la médecine antique. Il n'est pas sans intérêt de remettre à leur rang des auteurs dont les livres n'ont pas survécu. Il est bon que soit dégagée l'importance, chez les Grecs, d'un Solon de Smyrne ou d'un Xénocrate d'Aphrodisias, chez les Latins, de Castor et surtout de Sextius Niger. Mais la *Quellenforschung* systématique reporte sur ses sources tout le mérite d'un auteur. Pline

1. Il est aussi des preuves mineures, fondées sur des détails, auxquelles il ne convient pas ici d'attacher la même importance : les doses diffèrent souvent dans les prescriptions, comme dans les recettes de vins médicinaux du livre 14 ; des noms sont échangés, ainsi *galion* et *galeopsis*, etc.

2. Cette précision ne permet cependant pas d'identifier ces plantes.

3. L'*halus* de Pline représente, en outre, la consoude, dont *symphytum* est un des noms.

risque de n'apparaître plus que comme un compilateur (« sans discernement ni critique », précise un manuel de littérature) qui n'observe pas par lui-même et se contente de répéter sans comprendre. C'est faire disparaître l'homme derrière son œuvre, écraser Pline sous la masse des vingt mille faits dignes d'attention qu'il prétend avoir recueillis (*Praef.* 17). L'étude de ses méthodes de travail révèle le sérieux de son enquête, ses limites, ses erreurs qui peuvent s'expliquer autrement que par une absence de discernement. Bien que notre examen se borne aux livres de botanique, il est peu vraisemblable que les conclusions doivent différer pour les autres parties de l'ouvrage.

Tout le monde ne peut être botaniste ni seulement s'intéresser aux plantes. Avant d'aborder le sujet des livres 12 à 27, Pline était manifestement un profane en ce domaine, malgré sa curiosité toujours en éveil. Sans doute, il connaissait les plantes alimentaires d'Italie, sans doute aussi certaines plantes de Germanie : il a vu le houblon qu'il nomme *asparagus* (19, 145) et qui, dit-il, croît en Germanie supérieure (s'il a servi surtout dans le Nord, il a parcouru toute la Germanie occidentale, cf. 12, 98) ; il a vu les joncs et les laîches des Chauques (16, 4) ; il a peut-être connu le pois de Borkum[1] ; il a visité l'Espagne, la Belgique et, en Afrique, au moins la Byzacène (17, 41). Il connaît aussi les plantes coronaires et les plantes d'ornement, quand du moins il ne les prend pas, dans un excès d'admiration, pour des plantes exotiques, comme ses contemporains (v. ci-dessous). Il n'ignore sans doute pas tout des plantes médicinales, au moins de celles employées dans les camps, comme cette « herbe aux soldats » (*militaris*, 24, 168), probablement le millefeuille, qui guérit les blessures en cinq jours. C'est à l'officier de cavalerie que l'on doit aussi les remarques sur l'emploi de la luzerne en arbre (*Medicago arborea* L.) comme fourrage pour les chevaux (13, 133).

Combien de Romains, d'ailleurs, prêtaient alors attention aux plantes? On est confondu d'étonnement en constatant la cécité des botanistes anciens à la couleur des fleurs : bien souvent, l'identification d'une plante est impossible parce que manque la nota-

1. *Faba siluestris*, 4, 97 ; 18, 121 ; la fève n'existe pas en Europe à l'état spontané. Il s'agit d'une espèce sauvage de pois des côtes de la mer du Nord (*Pisum maritimum* L.) ; cf. J. Hoops, *Waldbäume und Kulturpflanzen im Germanischen Altertum*, Strasbourg, 1905, p. 465.

tion chromatique qui nous permettrait de guider notre choix, et force nous est de recourir aux poètes[1]. En fait, les plantes étaient connues presque seulement de ceux qui vivaient parmi elles et les utilisaient soit pour leur nourriture, soit pour une médecine rudimentaire, c'est-à-dire des paysans et, naturellement, des médecins, qui empruntaient au monde végétal la presque totalité de leur pharmacologie. Pline s'en plaignait déjà : 25, 16, *Sed quare non plures (herbae) noscantur, causa est quod eas agrestes litterarumque ignari experiuntur, ut qui soli inter illas uiuant; praeterea securitas quaerendi obuia medicorum turba. Multis etiam inuentis desunt nomina...* Le paysan n'a guère donné de nom particulier qu'aux plantes qu'il utilise ; les autres, sans intérêt pour lui, sont des « herbes » ; ou bien il désigne dix plantes du même nom, du fait de quelque similitude de forme ou d'emploi qui nous échappe souvent. On s'étonnera de ne pas trouver de nom grec ou latin pour la pensée, l'œillet, la marguerite, de voir que le bleuet n'est mentionné que deux fois, en passant (Pline, 21, 47 ; 68), que le marronnier d'Inde, pourtant spontané en Grèce, n'est nulle part évoqué. Seuls étaient compétents les *herbarii*, auteurs de traités de médecine par les plantes. Encore, comme le déplore Pline, se contredisent-ils souvent.

On admettra donc aisément qu'avant d'aborder les recherches nécessaires à son sujet, Pline, malgré son esprit curieux et observateur, était assez mal informé. A l'opposé de Scribonius Largus, qu'il n'a pas consulté, puisqu'il ne le cite jamais, il livre peu de noms latins de plantes : il ignore *siluae mater*, la « reine des bois », nom du chèvrefeuille (Scr. Larg. 129 ; cf. it. dial. *madresilva, matriselva, matrisilva*, etc., O. Penzig, *Flora populare italiana*, Genova, 1924, I, p. 277 sq.), ainsi que *uitrum*, nom de la guède (César, *B. G.* 5, 14, 2 ; Vitr. 7, 14, 2, etc.), qu'il appelle de son nom grec *isatis* (26, 39). Il n'est pourtant pas sans avoir lu César, qu'il cite à maintes reprises ; il ne doit pas ignorer non plus la coutume des femmes bretonnes de se tatouer avec le suc de cette plante, car il connaît même son nom gaulois, *glastum* (22, 2 ; mais sa source n'est pas ici César). C'est que la terminologie grecque avait pénétré assez largement dans la vie courante. Si Pline donne aux radis

1. Ainsi pour la couleur de l'*hyacinthus* non notée par Pline : *rubens*, Virg., *B.* 3, 63 ; *purpureus*, Ov., *Met.* 10, 213 ; 13, 395 ; *ferrugineus*, Virg., *G.* 4, 183 ; Col. 10, 305 ; *caeruleus*, Col. 10, 100 ; *niueus*, *Ibid.*

et aux raiforts leur nom d'origine grecque, *raphanus* (ῥάφανος), à l'exclusion du terme usuel, *radix* (cf. Scr. Larg. 133, etc. ; Coll. 11, 3, 18), c'est que *raphanus* était naturalisé depuis Caton (v. Catulle, 15, 19). Les médecins grecs sont nombreux à Rome[1] et le malade en vient à parler la langue de son médecin : *arthritis, chiragra, podagra* font concurrence à *articulorum dolor* dès Cicéron, Horace et Vitruve[2]. On retrouve les termes grecs jusque dans les parlers romans modernes, preuve qu'ils avaient gagné la langue courante : le toscan *alosso* « garance » (cf. Penzig, *op. cit.*, I, p. 416) est l'héritier du grec ἄλυσσον, qui, dans Pline, 24, 95, sous la forme *alysson*, désigne la garance sauvage (*Rubia peregrina* L.) ; σάμψουχον, à travers l'emprunt *sam(p)suchum*, a donné tosc. *sansico, sansuco* (O. Penzig, *op. cit.*, I, p. 325), etc. L'usage des emprunts grecs était fort répandu dans les classes supérieures ignorantes des termes populaires, d'où les formules du type *quam uulgo uocant, quam rustici uocant* introduisant les synonymes latins aux mots d'origine grecque[3].

Pline était encore plus incompétent pour la flore orientale. Malgré Mommsen[4] et Fabia[5], il ne semble pas avoir servi en Syrie. Il ne connaît manifestement ni la Grèce ni l'Asie romaine. Jamais il ne fait allusion à des observations personnelles relatives à ces régions ; il se retranche, au contraire, pour les faits contemporains, derrière l'autorité de Mucianus (pour la Lycie, 12, 9 ; 21, 33 ; pour l'île de Lindos, 19, 12 ; pour Éphèse, 16, 213). Des plantes orientales il n'a vu que ce qui en parvenait à Rome dans les boutiques des herboristes et des parfumeurs, comme remèdes ou comme aromates : racines, rhizomes et bulbes séchés, écorces, résines ou latex, feuilles roulées en boules à quoi l'on donnait les noms de *folium* (le malobathre, Scrib. Larg. 106, etc.), de *hadro-*, *meso-*, *microsphaerum* suivant la grosseur des boulettes et la grosseur des feuilles (Pline, 12, 44, pour le nard vrai). Il en résulte des erreurs

1. Sur quatorze médecins contemporains nommés par Martial, onze sont indubitablement grecs : Alco, 6, 70, 6 ; Criton, 11, 60, 6 ; Diaulus, 1, 30, 2 ; Éros, 7, 10, 1 ; Héras, 6, 78, 3 ; Hermès, 10, 56, 7 ; Hérodès, 9, 96, 1 ; Hippocratès, 11, 94, 2 ; Hyginus, 10, 56, 4 ; Sotas, 4, 9, 1 ; Symmachus, 6, 70, 6.

2. Ainsi, chez nous, le savant poliomyélite a détrôné paralysie infantile.

3. Notons l'attitude inverse de ce qu'on pourrait appeler l'école romaine représentée par Scribonius Largus et, dans une certaine mesure, par Celse : cf. Scrib. Larg. 121, *centunculum herbam coctam, quam Graeci* γναφαλιᾶα *dicunt* (formule reprise par Marc., *Med.* 29, 6) ; Celse, 2, 33, 2, *refrigerat herba muralis* (παρθένιον *uel* περδίκιον *appellant...*).

4. *Hermes*, XIX, 1884, p. 644 sq.

5. *Rev. Phil.*, XVI, 1892, p. 149 sq.

énormes, mais communes. On prenait même parfois l'emballage pour la plante : Pline attribue à l'aliboufier (12, 124, *intus similitudo harundinis*) le roseau creux dans lequel on transportait sa résine, le *styrax*, nommé pour cela καλαμίτης (cf. dans Cassius Felix, 42, p. 105, 3, etc., l'expression *styrax phragmites*, « styrax en roseau »). Rien d'étonnant non plus à ce que, après Columelle (3, 8, 4), il prenne le bois-joli (*Daphne Mezereum* L.) qu'il voit dans les jardins d'Italie (12, 98 ; 16, 136) pour le cannelier (l'arbre à cannelle). Columelle, *Ibid.*, à qui l'on accorde volontiers plus de compétence, pensait reconnaître dans ces mêmes jardins l'arbre à encens acclimaté à Rome.

Pline est donc contraint, en ce domaine, de suivre aveuglément ses sources, Théophraste et les auteurs d'ouvrages sur la Perse et l'Inde, Ctésias, Mégasthène, etc.[1]. La flore grecque ne lui semble guère plus familière. Dans deux passages, il rend inexactement le gr. ἀνδράχλη par *unedo* : 12, 15, *folium unedonis* = Théophr., *H. P.* 4, 4, 2, φύλλον μὲν ὅμοιον καὶ σχεδὸν ἴσον τῷ τῆς ἀνδράχλης, pour décrire la feuille pointue du cédratier ; 12, 37, *species similis unedoni* = Théophr., *H. P.* 4, 7, 5, ὅμοια τῇ ἀνδράχλῃ καὶ τῇ μορφῇ καὶ τοῖς φύλλοις, pour décrire le manglier, *Avicennia officinalis* L., à feuille pointue comme le laurier (cf. 13, 139). Si l'ἀνδράχλη, arbousier de Grèce et d'Orient (*Arbutus Andrachle* L.), a les feuilles pointues, entières ou denticulées seulement au sommet, l'*unedo*, arbousier d'Italie et d'Occident (*Arbutus Unedo* L.), les a plus arrondies et dentées régulièrement en scie. Or, les comparaisons de Théophraste reprises ingénument par Pline portent justement sur les feuilles. Mais les Latins ne se sont, semble-t-il, jamais douté qu'il pût exister une différence entre les espèces italiennes et gréco-orientales d'une même plante. Ils l'eussent d'ailleurs négligée, puisqu'ils groupent ordinairement sous un même vocable (c'est-à-dire considèrent comme une plante unique) des plantes très différentes, comme c'est le cas pour *calamintha* ou pour *mentastrum*.

Était-il mieux armé pour l'Italie et le monde occidental? Sans doute, il doit beaucoup, comme Dioscoride, à Sextius Niger, mais

1. Sur la connaissance de la flore orientale dans l'antiquité, voir l'excellent et indispensable ouvrage de H. Bretzl, *Botanische Forschungen über d. Alexanderzug*, Leipzig, Teubner, 1903, œuvre en réalité collective, qui utilise les données des voyageurs arabes et que les éditeurs modernes de Pline semblent méconnaître, sinon ignorer.

surtout il se réfère sans cesse aux *herbarii* (cf. les expressions *nostri herbarii*, *nostri*, *quidam e nostris*, etc. ; v. les références dans Wellmann, *Hermes*, LIX, 1924, p. 135) et se plaint de ne trouver en Italie que peu d'études descriptives. Les *herbarii* se contentent de donner le nom des plantes qui leur sont familières, en y joignant quelques indications thérapeutiques : 27, 67, *Namque et hoc uitio laborauere proxime utique herbarii nostri, quod ipsis notas ueluti uulgares strictim et nominibus tantum indicauere, tamquam coagulo terrae aluum sisti, stranguriam dissolui, si bibatur ex aqua aut uino*... Leurs ouvrages paraissent avoir été avant tout des recueils de recettes médicinales, comme il en fleurira tant dans la basse latinité et dans le Haut Moyen Age. On peut s'en faire quelque idée par certaines notices du Pseudo-Apulée, où la plante, seulement nommée, mais non décrite, ne peut être identifiée si ses emplois en médecine sont trop généraux et si le croquis est de pure fantaisie. D'ailleurs, ce qui, dans un végétal, intéresse les *herbarii*, c'est surtout la graine et la racine : le nom grec de l'herboriste, ριζότομος « coupeur de racines », en est la preuve. On en verra une autre dans l'importance accordée à cette partie de la plante pour sa dénomination : quatre plantes sont nommées *polyrrhizos* (l'hellébore noir, Pline, 25, 51 ; une aristoloche, Pline, 25, 96, 98 ; une fougère, Diosc. gr. 4, 184 ; une plante indéterminée à feuille de myrte, Pline, 27, 106) ; *radix* est soit le radis et le raifort (Varron, *L. L.* 5, 103, etc.), soit la saponaire (Pline, 24, 111), *radicula* tantôt le raifort et le radis (Celse, 2, 18, 5, etc.), tantôt l'hellébore (Servius ad *G.* 3, 451) ; l'adjonction d'épithètes allonge la liste : *radix agrestis*, *r. Dianaria*, *r. dulcis*, *r. edulis*, *r. hortulana*, *r. iunci*, *r. lanaria*, *r. ligustici*, *r. lupini*, *r. Macedonica*, *r. nautica*, *r. nostra*, *r. Pontica*, *r. siluestris*, *r. Syriaca* ; 6 plantes ont nom *scorpion* (*scorpiō*) d'après la forme de la graine, du fruit ou de la racine (une éphèdre, Pline, 13, 116, 22, 39 ; etc. ; la chenillette, Pline, 22, 39, 1re espèce ; l'alhagi, Pline, 21, 91 ; un *aconitum*, Pline, 25, 122 ; 27, 9 ; la momordique, Ps. Apulée, 114, 12 int. ; l'héliotrope, *Ibid.*, 49, 9) sans compter *scorpiodes* et *scorpiuron*. Seuls les spécialistes pouvaient distinguer ces plantes. Heureusement certains ouvrages grecs étaient pourvus de planches coloriées. Pline y fait allusion deux fois : 1) 25, 27, à propos de l'énigmatique *moly* : « Les auteurs grecs ont peint (*pinxere*) sa couleur jaune (*luteum* ; c'est l'ail magique ou ail des Indes, *Allium nigrum* L.) tandis qu'Homère a

écrit qu'elle était blanche (*scripserit* ; il s'agit cette fois d'une plante fabuleuse). 2) 25, 8, pour les ouvrages de Cratevas, Dionysius et Métrodore : *pinxere namque effigies herbarum atque ita subscripsere effectus*. Mais il n'avait pas à se louer des croquis de ses exemplaires qui, passés de copiste en copiste, malgré le talent des dessinateurs et des coloristes, n'avaient plus guère de rapport avec la réalité (*Ibid.*). Il se plaint aussi que la planche ne représente qu'un état de la plante, alors que celle-ci varie avec les saisons. Les ouvrages des *herbarii* latins ont dû eux aussi comporter de tels croquis, comme il appert des manuscrits du Pseudo-Apulée ; mais on comprend les regrets de Pline à voir certains d'entre eux : l'*herba grias* (Ps. Apul. 50) reste indéterminable malgré la planche qui ne pallie pas l'absence de description : dans le cod. Lugd., les feuilles en sont mi-parties de rouge-brique et de vert (ou de bleu).

Si ces notices n'avaient été qu'obscures et imprécises, ce n'eût été que moindre mal. Pline eût pu se contenter de les reprendre sans les modifier. Mais, ce qui est plus grave, elles se contredisaient. Il n'a pu d'après la seule étude des textes parvenir à quelque certitude sur la nature exacte du *dracontium*. Le passage sur les divers *ligustica*, 19, 165, révèle quelle source d'erreurs pouvait être l'homonymie, plaie constante de la terminologie botanique : *sideritis* désigne onze plantes différentes, *heraclea* (*-eon*, *-ion*, *-ium*) douze.

Ces obscurités, insuffisances et contradictions n'ont pas échappé à Pline. Il a reconnu la nécessité de recourir aux enquêtes personnelles auprès des spécialistes. Il s'adresse aux médecins et aux herboristes les plus autorisés pour se renseigner sur le *moly*, du reste sans beaucoup de succès ; les botanistes latins n'en savaient sur ce point guère plus que lui : un médecin très qualifié s'en était vu présenter un échantillon poussé en Campanie, dont la racine avait trente pieds de long ; encore était-elle coupée (25, 27 ; le texte en est peu sûr). Hâblerie probable de médecin (une sommité pourtant : *e peritis herbarum medicis*) désireux de se donner de l'importance et d'auréoler sa science de merveilleux.

Nous savons qu'il a eu en main et examiné des échantillons de plantes séchées, ou tout au moins arrachées (*ego uolsam, non haerentem uidi*), un grémil en particulier (27, 99). Le retour fréquent des formules *mihi demonstrata est*, *demonstratio fuit*, ou de *demonstrabat* indique un renseignement sollicité et obtenu (24, 149 ; 25, 116 ; 150, etc.) et ne renvoie pas à une description livresque. C'est

en particulier toujours le cas lorsqu'il cite Antonius Castor, puisqu'il a poussé le scrupule et la curiosité jusqu'à visiter le jardin de ce médecin, centenaire grâce à ses plantes (25, 9) ; il affirme même y avoir étudié toutes les espèces connues, à l'exception d'un petit nombre, sous la conduite de ce spécialiste[1]. Les problèmes n'en sont pas pour cela résolus ni même éclaircis : alors que Pline connaît déjà par les Grecs deux espèces de *dracontion*, on lui en présente une troisième, et la diversité des formes ne fait qu'accroître sa perplexité (24, 150). Sa curiosité pour la botanique n'a, du reste, pas coïncidé étroitement avec la période de rédaction des livres 12-27. En Espagne, où il fut procurateur de 69 à 73, il s'est fait montrer un *dracunculus* qu'on venait de découvrir. La remarque que l'olivier est le plus grand des arbres de la Bétique (17, 93) est un fait d'observation personnelle (pour la note qui suit, sur les *oleae miliariae* d'Afrique, il en laisse, au contraire, la responsabilité aux auteurs), comme l'évocation de la recherche des simples et de la boisson « aux cent herbes » d'Espagne (25, 85). En Campanie, il note que les pêcheurs empoisonnent la mer avec le suc de l'aristoloche ronde (25, 98 ; cf. aussi 25, 116).

On ne saurait donc sans injustice reprocher à Pline de n'être qu'un compilateur. Il a contre lui l'état des connaissances de son temps, les exagérations des médecins intéressés à faire valoir leurs drogues en les parant de caractères morphologiques étranges, enfin l'ignorance à peu près générale, surtout chez les Romains, de la flore orientale. Ce n'est pas là, toutefois, l'unique origine de ses erreurs. D'autres proviennent de ses méthodes de travail.

* * *

Il apportait le plus grand soin à la consultation de ses sources. Trouvant dans Théophraste, *H. P.* 7, 13, 8, une notice sur une « espèce de bulbe » dont une fibre textile sépare l'écorce de la partie comestible, tout surpris de constater que son texte personnel ne mentionnait ni le pays d'origine de cette plante ni aucun détail plus précis, il a consulté d'autres exemplaires de l'ouvrage

1. *Demonstrare* se rapporte à un examen direct du végétal dans un jardin consacré à la culture des plantes médicinales ; cf. 20, 174, *Castor et aliter demonstrabat*. De même 26, 51, *Castor hanc aliter nouerat*, doit être rapporté à une conversation.

(19, 32). Aussi doit-on se méfier des contresens et des mauvaises lectures attribuées à Pline à la seule comparaison de son texte avec celui de Théophraste. Il arrive même que sa leçon doive être maintenue contre celle du botaniste grec : alors que Théophraste, *H. P.* 2, 6, 11, porte χαμαιρριφεῖς, la forme de Pline, 13, 39, *chamaeropes* « palmier nain » est attestée par calabr. *cameropi*, *hemeropi*, *hamoropi* (Penzig, *op. cit.*, I, p. 112)[1].

Nous savons par Pline le Jeune, *Epist.* 3, 5, 8 sq., comment travaillait son oncle lorsqu'il se documentait avant de rédiger ses ouvrages. Un secrétaire lui faisait la lecture à haute voix ; lui-même prenait des notes ou chargeait quelqu'un de le faire, à toute vitesse (*et quidem cursim*). C'était là une première source d'erreurs et d'un type particulier de fautes qui n'ont rien de commun avec celles des copistes[2]. Nous en donnons ici quelques exemples :

1) Correspondant à Th., *H. P.* 4, 4, 3 et 9, ἰξίνη « plante à glu » (masticogna, *Atractylis gummifera* L.), Pline donne *helxine*, 21, 94 ; 96 ; 22, 41, par une confusion avec ἑλξίνη, nom grec de la pariétaire (cf. 22, 41), qui s'explique si elle est auditive, non si elle est visuelle.

2) Dans Pline, 22, 159, l'*horminum*, la sauge-hormin (*Salvia Horminum* L., à feuilles ovales ou oblongues, assez petites, denticulées) est dite semblable au poireau ; dans 24, 136, il est dit du *stachys*, l'épiaire (genre *Stachys* L., espèce à fleurs jaunes) : *porri similitudinem habet, longioribus foliis pluribusque*, alors que la plante ne ressemble en rien au poireau. C'est que *porrum* est la traduction de πρασόν que Pline ou son secrétaire a cru entendre, alors que le port des plantes qui est l'objet de la comparaison exigerait *marrubium*, qui répond à πράσιον, dont on a confirmation par Diosc. 3, 106 et 129.

3) Pline, 19, 100, *folia cadunt a cacuminibus origano, inulae...* correspond à Th., *H. P.* 1, 9, 4, ὀρίγανον, σέλινον. Ce dernier mot, entendu ἑλένιον, a été traduit par *inula*, son synonyme latin.

1. La leçon fautive *populus* pour *opulus* vient sans doute de Pline lui-même dans 16, 73 ; 206 ; 231 (le peuplier n'est pas un arbre des montagnes ; cf. P. Fournier, *Rev. de Phil.*, XXVI, 1952, p. 187) ; mais, quand Pline, 14, 12, veut parler d'un arbre spécial à la Transalpine servant de support aux vignes ; la responsabilité du *populus* des manuscrits appartient aux copistes.

2. Ce type de fautes d'audition vient d'être signalé aussi pour les traductions en bas latin par Sven Lundström, *Ubersetzungstechnische Untersuchungen auf dem Gebiete der christlichen Latinität*, Lund, Gleerup, 1955, p. 19 sq.

4) Pline, 27, 104, *Medion folia habet iridi satiuae* : il s'agit de la mulgédie des Alpes (cf. P. Fournier, *Rev. Phil.*, 1953, p. 129-130) et l'on doit lire *seridi satiuae* (à feuilles de chicorée). La faute s'explique mal paléographiquement, mais bien auditivement. Nous noterons que certains manuscrits de Diosc. 4, 18, sur le μήδιον, ont φύλλα ἴριδι ὅμοια, qui témoigne de la même erreur, mais le texte exact est confirmé par le Diosc. latin, 4, 18, *folia habet seridi similia.* Ici encore, Dioscoride, qui a seulement σέριδι et non σέριδι ἡμέρᾳ (= *seridi satiuae*), n'est pas la source de Pline.

5) La notice de Pline, 24, 150, sur l'arbor *tilia*, ne concerne pas le tilleul (gr. φιλύρα), mais l'alavert ou aouret (genre *Phillyrea* L.), gr. φιλυρέα. C'est, en effet, l'aouret et non le tilleul qui a des feuilles d'olivier (cf. ses noms dialectaux italiens *olivastro*, *olivetta*, etc., Penzig, *op. cit.*, I, p. 346-347), et c'est pourquoi dans Diosc. 1, 96, il faut rétablir le φιλυρέα de la majorité des manuscrits corrigé à tort par Wellmann en φιλύρα. Pline ne décrit pas l'arbuste, mais ses propriétés sont celles de celui de Dioscoride. Peut-être a-t-il fait sciemment sauter la description qui ne lui semblait pas convenir au tilleul. En effet, nous le voyons, 16, 80, dans la liste d'arbres à feuilles persistantes empruntée à Th., *H. P.* 1, 9, 3, laisser tomber φιλυρέα parce qu'il le prend, justement, pour le tilleul, dont il sait bien que les feuilles sont caduques. Mais peut-être, en ce cas, la faute auditive a-t-elle été favorisée par l'ignorance à la fois du mot φιλυρέα et de la plante qu'il désignait.

6) Au lieu du κισθός de Th., *H. P.* 6, 1, 4 ; 6, 2, 9, Pline a entendu κισσός (faute auditive aidée par la prononciation spirante de θ après σ) ; il le traduit, en conséquence, par *hedera* et, dans 16, 145, il rapporte au lierre toute la notice de Théophraste sur les cistes (genre *Cistus* L.) : le ciste velu devient *hedera mas*, le ciste à feuilles de sauge *hedera femina.* Dans la notice consacrée spécialement aux cistes (24, 81 ; cf. aussi 26, 49), la confusion ne reparaît pas. Cette différence s'explique aisément : le texte de Théophraste était trop vague et trop bref pour permettre de réagir lors d'une lecture rapide ; dans 24, 81, au contraire, la description précise (*fruticem maiorem thymo, foliis ocimi*) et surtout l'association avec l'*hypocistis* (le cytinet, *Cytinus hypocistis* L.), qui parasite le ciste, garantissaient de la confusion. Celle-ci se retrouve dans 12, 74, où le *ladanum* de Chypre est donné comme provenant de la fleur de lierre (*hederae flos*), quand il s'agit de la résine de

certains cistes (*Cistus Cyprius* L., *C. Creticus* L.). La source en est quelque auteur inconnu (sûrement pas Dioscoride, 1, 97, 3, dont le texte est tout différent, bien plus précis et plus complet, et ne parle pas de fleurs, mais de feuilles).

7) Pline, 25, 130, après la notice sur l'*antirrhinum* (le muflier), ajoute : *Similiter ea, quam eupliam uocant traduntque ea perunctos commendatioris esse famae*, dont on rapproche naturellement Th., *H. P.* 9, 19, 2, Καὶ τὰ περὶ τῆς εὐκλείας δὲ καὶ εὐδοξίας ὁμοίως ἢ καὶ μᾶλλον (sc. ἄτοπον φαίνεται) · εὔκλειαν γάρ φασι ποιεῖν τὸ ἀντίρρινον (ἀντίρριζον codd.) καλούμενον. Mais Pline ne dépend pas de Théophraste. Il fait de l'*euplia* et de l'*antirrhinum* deux plantes distinctes, et la description de Théophraste (ὅμοιόν ἐστι τῇ ἀπαρίνῃ « semblable au caille-lait ») n'est pas celle de Pline (*simile lino*), beaucoup plus complète. Les textes sont trop différents pour qu'on puisse attribuer à Pline un aussi grossier contresens. S'il existe, il ne peut être que dans sa source, et une allusion aux pratiques des Mages nous conduit à Démocrite ou à Pythagore[1]. Il n'en reste pas moins que l'*euplia* de Pline semble bien issu d'un εὐκλεία à la suite d'une mauvaise audition. Le passage de κ à π s'explique mal par une confusion de copistes ou par une erreur visuelle.

8) Pline, 26, 72, *Apios ischas siue raphanos agria iuncos II aut III spargit* (cf. 1, 26, 46, *apios ischas siue raphanos agria II*). Les manuscrits n'ont aucune trace d'un premier *siue* après *apios*, et pourtant le texte est fautif : ἄπιος et ἰσχάς sont deux noms distincts d'une euphorbe de Crète à racines tubéreuses (*Euphorbia Apios* L.), cf. Th., *H. P.* 9, 9, 6, Ἡ δ'ἰσχὰς ἢ ἄπιος φύλλον μὲν ἔχει πηγανῶδες... ; Diosc. 4, 175, ἄπιος · οἱ δὲ ἰσχάδα, οἱ δὲ χαιμαιβάλανον, οἱ δὲ ράφανον αγρίαν[2]. La faute de Pline vient de la lecture d'un texte grec et non latin, malgré les apparences (*radix cepae* ne doit pas faire illusion, car Pline n'use jamais de *crommyon*, transcription de κρόμμυον). En effet, la chute d'un *siue* entre *apios* et *ischas* ne s'explique pas, mais, dans la formule ἄπιος ἢ ἰσχὰς ἢ ράφανος ἀγρία, le premier ἢ en hiatus était peu audible, surtout si

1. Cf. 24, 156, *Pythagoras atque Democritus consectati Magos* ; 24, 160, *ille* (sc. *Democritus*) *post Pythagoram Magorum studiosissimus* ; les §§ 156-166, consacrés aux plantes utilisées par les Mages, ont pour source surtout ces deux auteurs.

2. La notice de Pline ne vient ni de Théophraste ni de Dioscoride, ceux-ci comparant la racine à celle de l'asphodèle, Pline à un oignon.

le lecteur était atteint d'iotacisme (cf. aussi *sitanius panis*, Pline, 22, 139 et gr. σητάνιος ἄρτος) ; il n'a été ni entendu ni noté.

Nous savons par son neveu que Pline prenait ou faisait prendre des notes sur les ouvrages dont un secrétaire lui faisait la lecture à toute heure du jour, même pendant les repas, et qu'il ne revenait jamais sur un passage, même mal lu ; il se plaint (*epist.* 3, 5, 8) que l'interruption d'un convive reprenant une faute de lecture lui ait fait perdre plus de dix lignes. Il rectifiait donc lui-même les erreurs sans recourir au texte, au prix de fautes graves. L'une d'elles nous est révélée par la comparaison de Pline, 21, 67, *et crocum et orsini utraque genera, unum hebes, alterum odoratum*, et de Th., *H. P.* 6, 8, 3, καὶ ὁ κρόκος, ὅ τε ὀρεινὸς ἄοσμος καὶ ὁ ἥμερος. Le lecteur a certainement pris dans ὀρεινός le E pour un Σ et lu ὀρσινός ; de cette faute non réparée découle tout l'arrangement syntaxique du passage dans Pline ; il ne pouvait comprendre *orsinos* que comme le nom d'une plante inconnue ; dès lors, il ne pouvait traduire ἥμερος par son équivalent habituel *satiuus* ; une plante cultivée n'aurait pu lui échapper. Il l'a rendu, en l'opposant à ἄοσμος, par *odoratum*.

Cette méthode de travail laissait donc place à un type particulier de fautes dont nous avons signalé un certain nombre : pour ἐξίνη, il a entendu ἑλξίνη, qu'il connaît bien et qui est absent de Théophraste ; pour πρασίον, πρασόν ; pour σέλινον, ἑλένιον ; pour σέρις, ἶρις ; pour φιλυρέα, φιλύρα ; pour κισθός, κισσός, etc. Sauf pour σέλινον/ἑλένιον, la faute est toujours conforme au principe de la banalisation. Ce genre de faute doit déborder le domaine des noms de plantes à quoi s'est limitée notre étude. Il doit même s'étendre aux sources latines, bien qu'il y soit sans doute plus rare, les mots et leur sens étant mieux connus. Nous en soupçonnons un exemple dans 15, 20, *olea Cominiana*, cité d'après Caton, *Agr.* 6, 1, dont le texte porte *olea Colminiana* (Varron, *R. R.* 1, 24, 1, citant aussi Caton, donne *Colminia*). L'erreur auditive est ici encore plus plausible que la faute visuelle[1]. D'une façon générale, il faut tenir compte des conditions matérielles du travail littéraire. L'auteur ne fait pas ses recherches bibliographiques lui-même. Un secrétaire lui lit l'ouvrage entier ou seulement le pas-

1. Cf. Pline, 15, 13, *Cominia* ; le changement de suffixe est tout à fait admissible, cf. *olea Sergia*, Col. 5, 8, 3 ; Pline, 15, 13 ; Pallad. 3, 18, 4, en face de *olea Sergiana*, Caton, *Agr.* 6, 1 ; Varron, *R. R.* 1, 24, 1.

sage qui l'intéresse. Il en résulte deux sortes de fautes, d'abord de la part du secrétaire qui déchiffre mal ou prononce mal, ensuite de l'auditeur qui perçoit mal les sons, recopie la forme fautive et va jusqu'à corriger d'après elle le contexte[1].

* * *

Comment Pline prenait-il ses notes? Selon quelle méthode et sur quoi? Comment les utilisait-il ensuite? Nous savons que de toute lecture il tirait des extraits : *nihil enim legit quod non excerperet* (Pline le J., *epist.* 3, 5, 10). Il les rédigeait assez souvent lui-même, comme on l'inférera du texte de *epist.* 3, 5, 8; lors de l'éruption du Vésuve, il dicte ou prend en note (*Ibid.* 6, 16, 10). Il en a laissé 160 recueils à son neveu, d'une écriture fine et serrée (*Ibid.* 17), mais il semble que ce travail énorme ne puisse être entièrement de sa main. Pendant les repas, pendant la friction et le séchage au sortir du bain, pendant les voyages, un *notarius* copiait à son signal sur des tablettes (*pugillares*) les passages des auteurs lus à haute voix (*epist.* 3, 5, 14-15). Bien sûr, certains faits échappaient soit au cours de la lecture, soit plus tard, au moment de la rédaction. C'est ainsi que Pline cite un *raphanus e Syria*, 19, 81, qu'il affirme n'être mentionné par aucun auteur et que pourtant Columelle, 11, 3, 16, connaît sous le nom de *radix Syriaca*. Ces notes, prises en diverses circonstances et souvent dans des conditions défectueuses, formaient une suite d'extraits. On voit mal le *notarius* sautant d'une tablette à l'autre tout en prenant des notes pour grouper ces extraits par centre d'intérêt, encore moins par plantes.

Nous avons la preuve, tant par les contaminations que par les erreurs et surtout par le regroupement des faits dans l'ouvrage définitif, d'un classement par ordre alphabétique. Les livres 16 et 17, par exemple, qui doivent tant à Théophraste, ne donnent jamais l'impression que Pline démarque son auteur en suivant son œuvre « de page en page ». Les références à Théophraste de l'édition Teubner montrent très nettement un regroupement des faits ; les extraits de l'*Histoire des plantes* et des *Causes des plantes* sont

1. Il serait intéressant d'opérer la même recherche sur le texte de saint Jérôme, dont nous savons qu'il dictait sans arrêt ses œuvres à des tachygraphes ; cf. E. Arns, *La technique du livre d'après saint Jérôme*, Paris, De Boccard, 1953, p. 50 sq.

confondus dans des notices uniques. Il a été procédé à ce que les modernes appellent un « montage ». Comment s'est-il fait? Pline était pressé, comme le montre son neveu, par ses occupations officielles et par l'ampleur de ses travaux littéraires et scientifiques. Il ne pouvait donc utiliser tels quels les extraits. Les si nombreuses contaminations nous interdisent de penser qu'il passait constamment d'une pile de tablettes de Sextius Niger à une autre de Callisthène, puis à une autre d'Asclépiade, par exemple. Il se fût perdu dans les centaines d'auteurs qui sont les sources des livres 12-27. Sans doute, il n'a pu tout noter et, pour les ouvrages secondaires, il s'est contenté de relever les aspects nouveaux d'une question, les singularités, les passages en contradiction avec la tradition. On conviendra que cela devait déjà former une masse énorme de documents.

Il faut donc que Pline s'y soit pris autrement. On peut supposer qu'il a fait ce que la critique allemande a jadis imaginé pour Tite-Live, c'est-à-dire choisi un auteur particulier comme source unique d'un développement déterminé. Cette méthode, peu vraisemblable pour l'historien, l'est encore moins pour Pline, qui cite, par exemple, dans un même passage, 25, 145, des prescriptions de Glaucias, Dieuchès et Diodote. Sinon, il faut admettre qu'il a disposé de fiches comportant un autre classement que celui des *excerpta* recueillis par le *notarius*, d'un maniement commode, où il pût aisément retrouver les renseignements nécessaires sur tel ou tel fait botanique ou sur telle ou telle plante. On passe ainsi de la tachygraphie sur tablettes à la transcription des extraits sur papyrus de la main d'un second secrétaire. On comprendra comment les noms rares de plantes inconnues ou peu connues ont pu être déformés au cours de la lecture et des transcriptions. On relève au moins cinq sources d'erreurs (encore faisons-nous abstraction des fautes inhérentes au texte grec et à sa transmission propre) : 1) le lecteur, soit qu'il déchiffre mal son texte, soit que sa prononciation soit défectueuse ; 2) le *notarius* qui entend mal des mots inusuels et les transcrit incorrectement ; 3) le secrétaire qui déchiffre les notes tironiennes et les transcrit, par ordre alphabétique s'il y a lieu ; 4) Pline qui rédige à partir des extraits et des répertoires ; 5) les copistes.

S'agissant de plantes si diverses, de techniques de culture variées, un double classement s'est imposé : 1) par matières, corres-

pondant au plan général des livres de botanique : les arbres exotiques (l. 12-13), la vigne (l. 14), les arbres fruitiers (l. 15), les arbres sauvages (l. 16), les céréales (au sens large, l. 18), les légumes cultivés (l. 20), les plantes non alimentaires des jardins et les plantes coronaires (l. 21), les plantes alimentaires sauvages (l. 22), etc. On notera aussi la réunion en chapitres distincts des plantes en épis (*spicatae*, 21, 101) ou à épines (*aculeatae*, 22, 15 sq.), etc. 2) Un classement alphabétique qui seul permet d'expliquer certaines particularités du texte. L'usage de fiches et de répertoires alphabétiques n'est pas une nouveauté et M. J. Collart l'a signalé chez Varron[1]. Le livre 27 offre un tel classement pour un certain nombre de plantes, bien qu'il ne soit pas respecté à l'intérieur de chaque lettre (cf. pour A, §§ 37 sq. : *ascyron*, *aphaca*, *alcibium*, ... *actea*, *ampelos agria*, *absinthium*, etc.). On pourrait penser que Pline suit ici une source unique dont il aurait conservé l'ordre, mais ce livre porte, lui aussi, la trace de contaminations : la notice sur *gallidraga*, 27, 89, vient de Xénocrate ; celle sur *crataegonon*, 27, 64, en partie de Théophraste ; celle sur *anonymos*, 27, 31, d'Hicesius et Aristogiton ; celle sur *Trachinia herba*, 27, 141, de Démocrite. Le classement est donc l'œuvre de Pline lui-même.

Il disposait ainsi d'une manière aisée à manier ; il pouvait rapidement constater les ressemblances, les contradictions, choisir la meilleure description, compléter une notice avec des éléments épars. Ainsi s'expliquent les incises, les rajoutures qui ne cadrent pas avec la syntaxe de la phrase, cf. 25, 66, *densi ab radice caules... geniculati — in his capita ceu papauerum —, radix uasta...* ; 25, 103, *Praeterea mas spissior amariorque — hic et capitis dolores facit — femina dulcior.* Ainsi s'expliquent encore les notices en apparence contradictoires. On se gausse de lui, par exemple, sous prétexte qu'il a pris le τριόρχης « buse » de Th., *H. P.* 9, 8, 7, pour une plante. Mais, à regarder son texte de près, on constate qu'il est formé de deux parties provenant de sources différentes, l'une sur le *centauris cognomine triorchis*, empruntée à un auteur inconnu (la *centauris* est encore évoquée dans 26, 104), l'autre reprenant en gros le développement de Théophraste sur les rapports de l'oiseau et de la plante.

L'existence d'un répertoire alphabétique donne la clef d'un cer-

1. *Varron grammairien latin*, Paris, Belles-Lettres, 1954, p. 20.

tain nombre de fautes. Des notices concernant des plantes différentes, mais homonymes, ont été groupées sur les mêmes fiches sans être distinguées, erreurs faciles pour des plantes mal connues ou inconnues, mal décrites ou même parfois seulement nommées sans description. Trois exemples le feront comprendre :

1) *Hyacinthus* : dans 21, 170, *hyacinthus in Gallia maxime prouenit. Hoc ibi fuco hysginum tingunt...*, Pline répète d'abord ce qu'il a déjà dit du *uaccinium* (16, 77, *Galliae uero etiam purpurae tingendae causa ad seruitiorum uestes* sc. *uaccinia sunt utilissima*) et qui se rapporte à la myrtille ou airelle (le jus de ses baies est un colorant tenace) ; puis il la décrit comme une plante à bulbe, l'ὑάκινθος des Grecs (cf. Diosc. 4, 62, et Ps. Diosc., *Ibid.*, ὑάκινθος · ... Ρωμαῖοι βάκκουμ οἱ δὲ οὐακκίνιουμ), qui ne peut être l'airelle non bulbeuse et surtout absente de Grèce (cf. Boissier, *Flora orientalis*, III, p. 964), mais représente diverses jacinthes. Ainsi, *hyacinthus* et *uaccinium* formaient deux fiches distinctes entre lesquelles Pline n'a fait aucun rapprochement. En outre, sur la fiche *hyacinthus* étaient groupés tous les renseignements disparates se rapportant à ce mot.

2) L'*hippace* est d'abord présentée par Pline comme une plante, et avec raison ; en effet, Philo Mechanicus, donnant des directives pour la construction d'un silo à grains[1], cite l'ἱππάκη avec le blé, le pois chiche, le lupin, la lentille bâtarde, le sésame, l'œillette et le millet. C'est donc de toute évidence une légumineuse ou une graminée qu'en l'absence de toute description il est impossible de déterminer. Nous ne savons d'où Pline tient ce renseignement, mais, dans la suite du même paragraphe, il donne à cette « herbe » (*herba*) les propriétés de l'ἱππάκη de Théophraste, *H. P.* 9, 13, 2, fromage de lait de jument consommé chez les Scythes, dont il reparlera, 28, 131 (d'après Sextius Niger?). Deux notices distinctes ont donc été réunies sous une même rubrique.

3) Pline a bloqué dans ses fiches sur *alium* tout ce qui concernait les plantes de ce nom, 19, 111 sq. Ce faisant, abusé par l'homonymie, il a pris la consoude pour une espèce d'ail : 19, 116, *alium est in aruis sponte nascens — alum uocant.* Un des noms de la consoude est, en effet, *alium gallicum* (Chiron, 991 ; Vég., *mul.* 1, 18 ; 1, 56, 18 ; Ps. Apul. 127, 7, etc.), déformation populaire de

1. *Abhandlungen d. Berl. Akad.*, 1919, n° 12, p. 86, 25 (III^e-II^e siècles a. C.).

alus (*halus*) d'origine gauloise d'après Marcell., *med.* 31, 29. La propriété qu'a cet « ail » d'endormir les oiseaux (Pline, *l. c.*) s'explique par les alcaloïdes de la consoude, qui sont des paralysants du système nerveux. L'inscription de la notice au répertoire s. u. *alium* n'a pas permis à Pline de faire le rapprochement avec l'*alus* dont il parle ailleurs, 26, 42 ; 27, 41, du reste avec la plus grande confusion[1].

Le report sur fiches alphabétiques est aussi confirmé par les réflexions de Pline sur les contradictions de ses sources. Quand s'opposent poètes et médecins, le rapprochement ne vient pas d'un auteur technique ; les *herbarii* et les botanistes grecs n'ont que faire des rares renseignements fournis par les poètes, et Pline seul est en cause ; cf. 21, 153, de l'espèce de *trifolium* appelé aussi *minyanthes* (la psoralée bitumineuse ou herbe-au-bitume, *Psoralea bituminosa* L.) ; tandis que les médecins, dont Sinos, la recommandent vivement, Sophocle, dans un texte perdu, la disait toxique.

Ajoutons aussi les rappels et les renvois très nombreux indiqués par les formules *ut diximus*, *de qua diximus*, *ut dicemus*, etc. Je ne crois pas que Pline ait perdu son temps, après avoir rédigé l'ouvrage, à composer un *index rerum* (ses *indices* du l. 1 ne sont pas assez détaillés pour avoir pu être utilisés à cette fin) et à insérer après coup les incises nécessaires. S'agit-il d'un rappel, il est loisible de penser que le passage en question est encore présent à son esprit. Mais pour l'annonce d'un développement cet argument ne joue plus. Il est clair que, quand il rédige la notice sur *consiligo*, 25, 86, il a sous les yeux, sur la même fiche, les renseignements qu'il donnera dans 26, 38, et qu'il annonce par *prodest, ut demonstrabimus suo loco, deploratis in phthisi.*

L'existence d'un système de fiches se manifeste encore par le « cloisonnement » des notices. Les sources de Pline étaient de deux sortes : les botanistes du type de Théophraste et les médecins, dont Dioscoride, quoique non utilisé, est resté le seul modèle. Aussi a-t-il distingué dans sa rédaction deux développements qu'il a traités successivement, l'un de botanique pure, l'autre de médecine par les plantes. Or, les renvois du premier au second sont peu

1. Voir un article sur les noms de la consoude à paraître dans la *Rev. de Phil.*, 1956, fasc. 1.

fréquents (21, 51 ; 101 ; 22, 133 ; 24, 81 ; 121 ; 25, 86), alors que beaucoup de plantes sont mentionnées dans l'un et l'autre. C'est que les sources, comme nous l'avons dit, différaient, et non seulement d'auteurs, mais aussi d'époque, de langue, de pays d'origine, et les plantes n'y portaient pas toujours les mêmes noms. Travaillant rapidement, limité dans ses connaissances, Pline n'était pas à même de faire les rapprochements qui s'imposaient et qu'il aime à faire à l'ordinaire. Aussi lui arrive-t-il de donner sans s'en douter deux descriptions d'une même plante, par exemple 26, 96, du *satyrion* (1re espèce) : longioribus *foliis quam oleae,* caule IIII digitorum, flore purpureo, *radice gemina ad forman hominis testium* (une orchidée à fleur pourpre indéterminée), et 27, 65, cynosorchim, aliqui orchim uocant, *foliis oleae,* mollibus, ternis per semipedem longitudinis in terra stratis, *radice* bulbosa, oblonga, *duplici ordine,* superiore quae durior est, inferiore quae mollior (les propriétés sont en outre identiques). Nous pouvons encore citer comme doubles notices : 1) *leontopodium,* 26, 52, et *leontopetalon,* 27, 95 (la léontice, *Leontice Leontopetalum L.*) dont la synonymie est garantie par Diosc. 3, 96, et Ps. Apul. 7, 2) *clymenus,* 25, 70 (1re espèce) et *periclymenus,* 27, 120, le chèvrefeuille ; 3) *militaris herba,* 24, 168, et *Achilleos* ou *sideritis,* 25, 42, l'achillée millefeuille ; 4) *myxa,* 13, 51, et *persea,* 15, 45, le sébestier (*Cordia Myxa L.*) ; 5) malgré la similitude de formes, *smilax,* 16, 153 (d'après Th., *H. P.* 3, 18, 11-12) et *milax,* 24, 82-83 (d'après la même source que Diosc. 4, 142), la salsepareille d'Europe ou liseron épineux (*Smilax aspera L.*) ; 6) la vipérine (*Echium Italicum L.*) est citée à trois reprises sous des noms différents : 22, 50, *pseudoanchusa* (avec pour synonymes *echis* et *doris* ; cf. Diosc. 4, 27, où δωρίς = ἔχιον) ; 25, 104, *echios* (2e espèce) ; 27, 39, *alcibium* (Pline avoue n'avoir pas identifié cette dernière, mais la scolie à Nicandre, *Ther.* 541, donne ἀλκίβιος comme synonyme de ἔχιον et Diosc. 4, 27 a la forme ἀλκιβιάδειον).

* * *

Notre intention n'était pas, en étalant complaisamment les fautes de Pline, de l'accabler. Nous n'avons pas non plus voulu l'excuser, mais bien plutôt expliquer ses erreurs autrement que par une absence de discernement et d'esprit critique. Théophraste

lui-même n'est pas sans reproche, et la description de son invraisemblable βολβός de *H. P.* 7, 13, 8, a fait le désespoir de Pline. Dioscoride n'est pas toujours clair, et plusieurs de ses descriptions ne permettent pas d'identification. A l'actif de Pline nous relevons le désir, qu'il n'était pas toujours possible de satisfaire, de confronter les données livresques et la réalité. A son passif une incompétence partielle, à peu près complète pour la flore exotique comme chez presque tous ses contemporains, et des fautes (erreurs d'audition, confusions, dédoublements) qui ont leur origine dans les méthodes de travail communes à toute l'antiquité.

J. André.

X

UN TEXTE DISCUTÉ DE PLINE : LE VOYAGE DE POLYBE EN AFRIQUE (*H. N.*, V, 9-10).

PAR P. PÉDECH

Professeur au lycée de Saint-Brieuc

SOMMAIRE. — *Dans le texte de Pline l'Ancien relatif au voyage de Polybe en Afrique, on trouve deux séries de notations : les unes se rapportent à l'Afrique intérieure, les autres au littoral marocain. Les premières ne peuvent pas provenir de Polybe, qui a seulement longé la côte avec ses navires ; elles paraissent dériver du roi Juba. Quant aux secondes, elles permettent de fixer au cap Juby le terme de la croisière de Polybe et à dix-sept jours la durée de cette navigation à partir de Gadès. La relation du voyage devait avoir la forme sèche des portulans.*

Pline, au début du cinquième livre de son *Histoire naturelle*, aborde la géographie de l'Afrique. Suivant l'usage des géographes anciens, il commence par la bordure extérieure de l'oikouménè. D'abord il énumère les colonies romaines de la Maurétanie Tingitane (V. 1-5). Puis il passe à la description de l'Atlas, qui se termine au paragraphe 16 par les mots : *et satis superque de Atlante.* C'est un assemblage de notices puisées à différentes sources et